

Galant comme un Suisse

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **31 (1893)**

Heft 45

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-193900>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

Paraissant tous les samedis.

PRIX DE L'ABONNEMENT :

SUISSE : un an . . . 4 fr. 50
six mois . . . 2 fr. 50
ÉTRANGER : un an . . . 7 fr. 20

On peut s'abonner aux Bureaux des Postes ; — au magasin MONNET, rue Pépinet, maison Vincent, à Lausanne ; — ou en s'adressant par écrit à la *Rédaction du Conteur vaudois*. — Toute lettre et tout envoi doivent être affranchis.

LES ABONNEMENTS

datent du 1^{er} janvier, du 1^{er} avril, du 1^{er} juillet ou du 1^{er} octobre.

Les nouveaux abonnés au **CONTEUR** pour l'année 1894 recevront ce journal gratuitement jusqu'à la fin de l'année courante.

Galant comme un Suisse.

On entend sans cesse répéter que, chez nous, les hommes n'entendent rien à la galanterie, qu'ils ne savent pas se montrer aimables dans la société des dames, qu'ils ont plutôt l'air d'y éprouver de l'ennui, et qu'une soirée passée dans un salon, en compagnie du beau sexe, loin du café, du cercle et du jeu de piquet, paraît leur être à charge.

Hélas, il y a peut-être quelque chose de vrai dans cette manière de voir ; mais, en cela, ne nous plaçons cependant pas trop au-dessous des Français, des Parisiens surtout, qu'on nous oppose toujours comme les modèles parfaits de galanterie ; car il paraît que celle-ci est singulièrement en baisse aujourd'hui, même à Paris.

A l'occasion des fêtes données aux marins russes, par exemple, la presse française a fait remarquer que, d'une manière générale, on n'avait pas assez tenu compte des femmes.

Et cependant un officier de l'escadre russe a écrit gentiment sur un album d'autographes, qui lui était présenté par une Parisienne : « Il n'y a pas de France sans les Françaises ».

Malheureusement, les marins russes n'ont, paraît-il, pas été à même de connaître et d'apprécier ces aimables créations, vu le caractère officiel donné à ces fêtes, et qui en excluait beaucoup trop la femme.

Écoutez, je vous prie, ce que disait, à ce sujet, M. Henri Fouquier, dans le *XIX^{me} Siècle* :

« Il y a bien eu la réception de l'Elysée, mais, malgré l'effort louable du président, c'est là un endroit où les hommes sont en majorité et où les jolies femmes, les jeunes filles, ne se sentent pas à l'aise.

» Cette tendance à tenir la femme isolée n'est pas seulement le fait des usages officiels : c'est une des façons d'être fâcheuses de notre société. Est-ce le cercle, le café, les coulisses qui sont

cause de ceci ? Mais les hommes et les femmes se rencontrent de moins en moins, et si nous sommes toujours un peuple qui aime beaucoup les femmes, qui les aime souvent trop en se laissant prendre par ses passions, nous sommes un peuple qui n'aime pas leur société, sans arrière-pensée. Dans la bourgeoisie même, c'est le diable, après dîner, de faire rentrer au salon les hommes qui ont été boire.

» Peut-être les femmes sont-elles un peu coupables, de leur côté, ne faisant pas assez d'efforts pour s'intéresser à ce qui intéresse les hommes ? En tous cas, il est certain que ce qu'on appelle « le monde » est de moins en moins intéressant chez nous. Aussi les hommes vont-ils volontiers ailleurs. Il est vrai de dire qu'aussitôt qu'une femme, qu'une jeune fille, montrent un peu de cette liberté d'esprit qui, sans sortir du bon ton, fait les relations agréables, elles s'attirent le blâme de l'hypocrisie pharisaïque que nous prenons pour la vertu ».

Nous voyons donc par ce qui précède que les Français en général et les Parisiens en particulier ne sont pas plus galants que nous. Mais tout cela ne veut pas dire que nous n'ayons plus rien à faire dans ce domaine. Efforçons-nous au contraire de redoubler de prévenances, d'attentions délicates, d'amabilité et d'exquise politesse envers les dames : faisons ensuite qu'on dise bientôt partout : *Galant comme un Suisse !*

Vous riez ?... Par le temps qui court il ne faut s'étonner de rien.

Savez-vous, messieurs, où se pratique la galanterie sous sa forme la plus vraie, la plus sincère ?... En Espagne, où elle a été apportée par les Arabes. Les musulmans, nous dit Florian, si terribles dans les combats, si cruels envers leurs ennemis, étaient, en même temps, les amants les plus tendres et les plus soumis. Leurs femmes, bien qu'esclaves, devenaient, lorsqu'elles étaient aimées, les souveraines absolues de leur cœur.

Qu'il s'agisse d'une jeune fille ou d'une femme aux cheveux blancs, la galanterie de l'Espagnol est la même. Cette galan-

terie est pour lui une espèce de religion, dans la pratique de laquelle il met tout son cœur. Ses chansons sont pleines de poésie et s'adressent presque toutes à l'être capricieux et fragile dont il professe le culte enthousiaste.

La Toussaint. — Tristesse et gaieté.

— Le dîner des croque-morts.

L'origine de la Toussaint ou Jour des Morts remonte au pape Grégoire III, qui érigea, vers l'an 731, une chapelle en l'honneur de tous les Saints, dans l'église de St-Pierre de Rome. La Toussaint, qui tombe au 1^{er} novembre, est le jour consacré à la visite des cimetières dans les pays de religion catholique. A Paris, par exemple, la foule qui se transporte au Père-Lachaise est considérable ; on y compte parfois plus de cent mille personnes.

Mais, ainsi que le fait remarquer un chroniqueur, cette visite aux tombeaux des parents et des amis qu'on a perdus, paraît être, pour le grand nombre, plutôt une habitude qu'une religion. Cette foule qui se porte ce jour-là dans les cimetières finit par se distraire d'elle-même, par oublier le motif qui l'amène. De la tombe qu'on vient de visiter, on passe aux tombes voisines, à celles qui excitent la curiosité, et finalement le triste devoir se tourne presque en distractions.

Dans certaines villes du Midi, la beauté du ciel, — même en novembre, — fait peut-être que le culte des morts se pratique sans trop de tristesse. Au Campo-Santo, de Gènes, le dimanche, on fait de la musique comme sur une promenade publique.

A propos de la Toussaint et de ces visites aux cimetières, écoutez cette curieuse description d'un banquet de croque-morts, à Paris, empruntée aux *Esquisses et croquis parisiens*, par Bernadille :

« Ce repas de corps, qui réunissait deux cents personnes environ, depuis le cocher de première classe, à l'air important et aux joues cramoisies, jusqu'à l'humble cocher du corbillard des pau-